Zeitschrift: L'Hôtâ
Herausgeber: Association de sauvegarde du patrimoine rural jurassien
Band: 32 (2008)

Artikel: Cette nuit-là : conte de Noël
Autor: Guillemin, Henri
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-1064489

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Cette nuit-là

Conte de Noël

Cette histoire-là, mon garçon, on t'en a déjà parlé, mais on ne t'a pas tout dit, forcément. Parce qu'il n'y a que deux hommes sur terre qui ont su le fond des choses. Deux hommes moi qui te parle, moi, ton grand-père, et le curé Chapatte qui m'a dit le secret. Une histoire si peu croyable que mon Chapatte, quand il me l'a confiée, il m'a fait promettre de ne pas bavarder : que ça lui porterait tort, qu'on le croirait un peu demeuré. Pourtant, il avait bien sa tête sur les épaules, je t'assure. Moi aussi, j'espère. Seulement, ce que nous avons vu, cette nuit-là, comme ça n'avait pas le sens commun et comme il n'y a pas eu d'autres témoins que nous deux, c'est pour ça qu'il m'a dit de me taire, qu'il me l'a commandé même. Et j'ai tenu mon bec, comme promis. Je peux bien désobéir à Chapatte, à présent ; il est mort, et c'est si ancien ! Et, c'est une bonne chose, après tout, que tu la saches comme elle a été pour de bon cette histoire, l'authentique histoire du Français.

Remets une bûche, et viens te rasseoir.

Alors donc, tu connais en gros ce qui s'est passé. Tu es allé voir la cabane, comme tous les gosses de chez nous. Il n'y a plus grand'chose, depuis le temps; des morceaux de murs, sous les ronces. Le coin était maudit avant même que l'homme s'y installât. Rapport aux mauvais trous dans l'herbage, les emposieux, tu te rappelles? T'as beau être de la ville maintenant, tu te souviens certainement du nom. On prétend qu'il n'y en a que de nos côtés, de ces pièges-là, des sales creux traîtres qui n'ont pas mauvaise mine, de petits entonnoirs dans les prés comme si la terre se suçait la joue; mais le fond ne tient pas. Ma mère – ce qui fait ton arrière-grand'mère, si tu sais compter – elle y a perdu une de ses vaches, qui a coulé dans ce petit peu d'eau, au fond du trou; une eau qui paraissait n'avoir pas ça d'épaisseur! Autant dire une flaque. La vache s'est enfoncée en moins de cinq minutes, comme si quelqu'un, par en dessous, lui tirait les pattes. Si on avait eu des cordes! S'il y avait eu là des hommes! Ma mère, encore gamine, était toute seule sur le pâturage et elle n'aurait pas dû laisser ses vaches vaguer par là. La bête a coulé comme un bateau dans la mer. Plus que son dos, plus que sa grosse tête qui levait le nez en pleurant, plus que ses cornes, plus rien du tout. La flaque est redevenue tranquille. Et la pauvre fille regardait ça, qui avait l'air d'une diablerie. Un jour de grand beau temps, en avril. Tout était pareil, sur les prés, la vache en moins, qui était là-dessous et qui devait continuer à descendre Dieu sait où dans la terre. Allons bon, tu vois, je perds le fil. Je cause à côté, comme les vieux. S'agit pas d'emposieux, s'agit du Français.

Le Français (il n'avait pas d'autre nom; en tout cas, on ne l'appelait pas autrement dans la région; probable que c'était exact qu'il venait de l'autre côté du Doubs), le Français, c'était une espèce de sanglier. Un bonhomme affreux à voir. Je sais pas ce qu'il avait eu comme accident. Sa figure était une horreur. Le nez mangé; des os qui manquaient sur la gauche; un œil descendu bien plus bas que l'autre. Epouvantable. On disait – les gens disent tant de choses! – on disait que c'était un attentat qu'il avait commis et qui avait raté; une bombe qui lui avait éclaté au visage; et que c'était un anarchiste (on ne parlait que de ça, dans le moment) et qu'il était chez nous pour échapper au bagne. Y avait une autre explication que des renseignés débitaient. Et ils juraient que c'était la bonne, qu'ils avaient appris ça de connaissances bien placées et dignes de foi, en France: que ce chrétien-là était une ordure, un athée; qu'il avait ouvert autrefois, quelque part en Bourgogne, un bistro pas propre, appelant ça par sacrilège l'«Auberge du Tonnerre de Dieu»; et qu'un jour le Bon Dieu l'avait pris au mot. Le tonnerre de Dieu en personne était tombé sur sa gargote. La foudre. Et c'était ça qui lui aurait fait cette gueule atroce et punie.

Sais pas. Et puis, ça le regardait, son passé, et pas nous. Personnellement, je n'ai jamais eu à me plaindre de lui. Mais je n'aimais pas le rencontrer. Ça n'arrivait guère, du reste. Il ne rôdait pas beaucoup, le jour du moins, hors de sa baraque, la masure sans fenêtres, la tanière de la Seigneaux-Femmes. Il ne parlait jamais à personne. Il vivait je me demande de quoi. Derrière sa bicoque, y avait bien un carré, pas grand, où il essayait de faire pousser des patates, des raves, quelques poireaux. La terre n'est bonne qu'aux pâturages, par là-haut, et son lopin était minable. Braconnait aussi, comme de juste, en toute saison; prenait des passereaux à la glu, des lapins maigres aux collets; mangeait des corbeaux, paraît-il; ça ne vaut rien et ça porte malheur.

On le soupçonnait de jeter des sorts. Ces histoires-là, c'est jamais clair, et je ne dis ni oui ni non. Le curé Chapatte, lui non plus, ne se prononçait pas. Le décès du fils Jeandupeux avait fait beaucoup causer. Ça s'était produit la semaine d'après que le Jeandupeux, un colosse, avait cogné sur le Français parce qu'il l'avait trouvé chipant

des épis chez lui; en bordure, c'est vrai, mais des épis qu'étaient sa propriété. Le Jeandupeux avait dû se coucher le surlendemain, et les médecins n'avaient rien compris à ce qu'il pouvait bien avoir. Et il était mort. Est-ce que ça ne suffisait pas comme preuve, non? Et c'était aussi un assez joli scandale, faut avouer, que pas même le jour de Pâques le Français ne mettait les pieds à l'église. Les pires y viennent, ce jour-là; les plus damnés libres penseurs. (Je te parle de l'ancien temps, gamin, de l'autre siècle.) Ils n'osaient tout de même pas s'abstenir le jour de Pâques. Eh bien! le Français n'était jamais venu; et ça le faisait réprouvé public, autant dire. Tellement que Chapatte s'était décidé, par devoir, à monter jusqu'à la Seigne-aux-Femmes, le matin du lundi de Pâques, cette année où mon histoire se passe. Il avait trouvé le Français cuisant sa soupe de midi, et qui avait sauté sur ses pieds, attrapant son bâton, quand le curé avait poussé la porte. Il l'avait pourtant laissé causer. Et il avait répondu sans politesse que d'abord il ne croyait à rien, et que c'était son droit, et qu'ensuite Pâques ou la Trinité ça n'existait pas; des inventions

idiotes, comme aussi les numéros des jours et les heures en chiffres; une «rigolade»; des «conneries» (je m'excuse), des «conneries de cinglés»; qu'il ne savait pas et qu'il ne voulait pas savoir si c'était le 1er janvier ou le 14 juillet; qu'il s'en foutait absolument; que les montres et le calendrier, c'était pas fait pour lui, et que pour ce qui était du «saint jour de Pâques», le curé pouvait bien se le mettre... Tu me comprends.

Chapatte avait pas insisté. Il était reparti, un peu éberlué. Il avait retraversé la distance en récitant des «Je vous salue» en série pour la conversion de ce pauvre bougre d'endurci et d'affreux, avec sa binette saccagée, pareille à un masque de Bâle.

Nous y sommes maintenant, fiston. T'as bien suivi? Tu te rends bien compte? Pour que tu sois mieux à ton affaire, je vais te raconter la fin, chose par chose, en ligne, pas comme on l'a reconstituée ensuite, Chapatte et moi, mais comme elle s'est déroulée recta.

Ça s'est tout à fait gâté, pour le Français, à la fin de cet automne-là. La ferme des Froidevaux était la plus rapprochée de sa bicoque. Juste séparée par une demi-lieue de pâturages tout crevés d'emposieux, tout farcis de tas de pierres, avec des sapins noirs par là dedans et des marécages. Un pays de loups. Les deux Froidevaux, le père et le fils, pouvaient plus supporter le Français. Parce que la bru leur avait raconté que le Français la guettait tout le temps quand elle sortait seule; parce qu'elle n'avait toujours pas d'enfant après quatre années de mariage; parce qu'ils avaient eu cette saison une malchance ininterrompue (la grêle avait ravagé leurs pommiers, leurs noyers ensuite, à rien rester, c'était un fait; et pas chez les voisins, fallait noter ça!); parce que leurs pommes de terre avaient pourri; parce que leurs foins avaient été piteux et le regain nul; parce que trois de leurs vaches, enfin, venaient de crever coup sur coup, ils n'avaient plus douté que le Français était à l'origine de tout ça. L'aventure du Jeandupeux leur faisait bien sacrément peur; mais il n'y avait qu'à pousser les choses jusqu'au bout. Le tort du grand gars, c'était d'avoir employé la raclée là où l'assommade était nécessaire. Que le malfaisant, ce coup-ci, y reste.

Alors ils se sont mis à deux pour la besogne, et franchement, en gens honnêtes, le père et le fils. Ils se sont amenés, un soir de novembre, chez le Français, gourdins dans les paumes. Ils l'ont sonné, je ne te dis que ça. Leurs triques en étaient toutes gluantes. Mais comme ils avaient honte, à cause du péché, de faire le geste décisif d'un assassinat sur ce type par terre, qui ne bougeait plus – on pouvait par exemple, lui scier un peu la gorge, avec sa serpette, mais il était couché sur le ventre, et il aurait fallu le retourner; ou bien alors lui faire passer sa fourche, par le dos, à travers le corps, en choisissant la place, entre les côtes, jusqu'à ce que les dents d'acier trouvent la terre, de l'autre côté, et s'y enfoncent – comme ça les dégoûtait, malgré tout, et que ça ne leur paraissait pas convenable (et puis mieux valait que le corps ne restât pas là; sait-on jamais avec ces sorciers?) ils l'ont porté à travers bois, l'un tenant les pieds, l'autre les aisselles, jusqu'aux falaises au-dessus du Doubs. Une, deux, trois, vlan; ils l'ont balancé dans le noir. Puis ils se sont frictionné les mains. Une bonne chose de faite. Et ils sont rentrés chez eux, peu causants.

Au crépuscule du troisième jour, lui aussi, le Français, est rentré chez lui. Il marchait pas bien droit. Il avait son foulard crasseux autour de la tête, lui relevant le menton et noué dans les cheveux, avec des emplâtres d'herbes tout autour, qui dépassaient. C'était pas imaginable qu'il soit encore là. Bel et bien il y était, vivant. Vois-le qui remet le nez - si je peux dire! - dans sa cambuse où tout est en pagaïe, sens dessus dessous, chaviré, fracassé, défoncé. Il refait de l'ordre, comme il peut, avec ses mains où trois

doigts sont raides; il rallume son feu ; il n'a plus qu'un œil, et l'autre y voit mal. Il en a gros sur le cœur, très gros. Il pense que, cette fois-ci, on lui en a fait assez, dans le patelin, et que ça va barder, le choc en retour, et que ces saligauds ne l'auront pas volé, ce qu'il leur prépare. Il ne rumine plus qu'une chose : se venger.

Ça dure plus d'un mois comme ça. On est sûr, à présent, tout partout dans nos coins, que c'est un miracle de l'enfer qu'il soit revenu. On ne parle que du Français, à voix basse, avec épouvante, dans toutes les fermes des Franches-Montagnes. On attend, et rien ne vient. Les brouillards ne quittent plus les hauteurs. Tu connais l'espèce de sommeil qui prend le pays pendant ces mois du début de l'hiver. Une léthargie, un grand silence. On se calfeutre, même avant la neige. Elle tomba un peu, hésitante, en décembre, tenant un jour ou deux, fondant sous l'humidité de la brume, reparaissant pour s'en aller encore. C'est janvier-février, la saison des grosses tombées et du manteau blanc. On n'était encore qu'en décembre.

L'homme avait mis son idée au point. Où avait-il trouvé (acheté ou volé) du pétrole? A Goumois peut-être, sur France. Toujours est-il qu'il en possédait un bidon, un grand bidon rectangulaire de cinq litres qu'on a vu chez lui le lendemain de l'affaire. Il mijotait de foutre le feu chez les Froidevaux, telle nuit à sa convenance. Un soir, leur chien a disparu.

Ça y est. Il est prêt. La nuit est bonne, tout à fait noire. Le ciel a été bas toute la journée. Ça sent la neige. Elle pourrait bien se mettre à tomber un peu trop tôt, et alors on verrait les traces. Tant pis; il est résolu. Il patiente un moment, longtemps, que les Froidevaux soient endormis pour sûr. Il est assis sur sa grosse pierre devant l'âtre. Il regarde le feu, il lui parle, lui promettant un beau concurrent tout à l'heure, pas loin d'ici, un camarade formidable. Et voilà tout à coup qu'on frappe à sa porte. Il sursaute. Qu'est-ce que c'est? On refrappe; plusieurs petits chocs. Le Français a pris son couteau. Il tire, tout doucement, le morceau de bois qui sert de loquet. C'est un gosse, à peu près de ton âge, dix, onze ans. Un gosse du pays, avec un bonnet de laine et un gros chandail et ses genoux tout rouges de froid.

– Brr! qu'il dit, le petit. J'aimerais bien me chauffer! Le Français n'y comprend rien. D'où il sort, ce môme? Qu'est-ce qu'il lui veut, à pareille heure? Le Français se carre et barre la porte. S'aperçoit que la neige est venue. Saleté! Il repousse le gosse et regarde au dehors. Autant qu'il puisse distinguer, il n'y a personne, que cette mauviette.

Comment t'appelles-tu!

– Emmanuel.

– Emmanuel quoi ?

Le gamin dit un nom que le Français ne connaît pas.

– Qu'est-ce que tu veux?

– Mais, me chauffer, je vous ai dit. Rien qu'un petit peu! Il grelotte. C'est pas simulé. Il a une bonne figure, avec des yeux bleus confiants.

Le Français l'a laissé entrer, et il s'en étonne lui-même. Mais ce qui est encore plus étonnant, c'est que le gosse ait pas peur du tout, qu'il ait l'air de trouver naturelle sa gueule de monstre, perfectionnée encore depuis le mois dernier. Le Français a l'habitude de voir les mômes de toutes les fermes se sauver comme des rats à son approche, ou lui crier de très loin des injures en se cachant derrière les arbres. Et ce gosse-là est brave avec lui, tout simple. Ou bien que ce serait un déluré hypocrite qu'on a envoyé pour espionner? Bon Dieu! Le bidon! Le bidon de pétrole qui est juste dans le coin! Mais le petit gars s'est assis par terre devant le feu, et il tourne le dos à l'objet. Il n'a pas dû le voir. Il n'a fait qu'un saut, de la porte au foyer, quand le Français s'est écarté. Il lève vers la brute, restée debout, sa petite frimousse gaie, et il rit, offrant ses mains ouvertes à la flamme :

– Ce que ça fait du bien!

Le Français a tiré sa pierre d'un bon mètre pour ne pas s'asseoir juste à côté de ce loupiau baroque.

– Qu'est-ce que tu fiches dehors, comme ça, en pleine nuit? Tes parents te laissent courir? Où ils sont, tes parents? Où tu vas?

Mais le petiot a sorti des poches de sa culotte deux pommes, une de chaque côté. Deux pommes saines et rouges, qu'il frotte sur le velours à côtes pour les faire briller. Il tend l'une au Français, de bon cœur, tandis qu'il mord dans l'autre Alors le Français ne sait plus ce qui lui arrive. On lui donne quelque chose, à lui! On lui donne cette pomme! C'est un rêve. Il n'aurait qu'à avancer la main vers ce petit cou blanc qu'il voit au-dessus du chandail; sa main droite; le pouce et l'index sont encore bons; il mettrait le pouce sur le devant du gosier, l'index prenant appui sur la nuque, et il serrerait, et ça n'irait pas plus long que pour refroidir un poulet. On entend les morceaux de pomme qui craquent sous les dents du gamin. Quel appétit! Il est affamé, ce morveux! N'empêche qu'il a donné sa

seconde pomme. Le Français tient dans sa grosse patte ce cadeau déconcertant.

– Là! Je me sauve! Je dois pas être en retard!

Le petit s'est remis debout.

– Merci, qu'il dit. Je vous remercie bien.

Il s'est approché tout près du Français. C'est lui qui est debout, à présent, et l'autre assis. Il lui met brusquement ses deux mains sur les épaules. Il le regarde, une seconde, avec ses yeux splendides.

– Vous êtes gentil.

Et il met sa tête contre la sienne, sa joue contre les cheveux, une seconde, à peine une seconde.

– Vous êtes gentil.

Il est parti. Il a rabattu derrière lui la porte, qui tremble et se rouvre à moitié.

Alors le Français se lève. Mais qu'est-ce que ça veut dire? Mais qu'est-ce qu'on lui a fait? Il étouffe. Il se passe la main sur le visage, touchant la tempe, les cheveux, l'endroit où l'enfant a posé, une seconde, sa petite figure. Il bredouille des choses.

Il sort. Il tient toujours la pomme dans sa main. Il marche. Il se dirige là où il avait décidé d'aller, vers chez les Froidevaux, mais comme un somnambule. Il n'a pas pris son bidon de pétrole. Il va chez les Froidevaux rien qu'avec sa pomme à la main. Il marche en parlant tout seul, à son ordinaire, mais cette fois il ne sait plus du tout où il en est; il renifle; il avale une eau brûlante. Dans sa tête perdue, il se dit qu'il va, lui aussi, frapper à la porte des Froidevaux, et il leur donnera la pomme. Qu'ils voient bien qu'il n'est pas un mauvais homme, qu'il est «gentil»; quelqu'un est venu le lui affirmer. Il dira: «– Voyez, je ne me venge pas, je vous donne ma pomme»; alors ce sera fini les méchancetés contre lui, pour toujours.

Tu sais comment ça s'est conclu. Les Froidevaux veillaient chaque nuit, à tour de rôle, se méfiant trop. Vers les onze heures, le Hans a vu le sorcier qui s'avançait directement vers la maison et qui paraissait avoir dans la main quelque chose de rond, probablement une bombe. Dès que le Français a été à portée, Hans a tiré ses deux coups de fusil.

Par terre, quand on est allé voir, le Français respirait encore. La fille a dit qu'il fallait quand même quérir le curé, pour l'extrême-onction ou pour l'exorcisme. Chapatte est venu. On avait traîné le Français dans la grange. On les y a laissés, Chapatte et lui, tout seuls. C'est là que le curé a connu le secret. Le Français est mort entre ses bras.

Il ne savait pas les jours du mois, je te l'ai dit. Or, c'était la veille de Noël. La messe de minuit, cette année-là, par sa faute, s'est dite à presque deux heures du matin. Les gens n'étaient pas contents. Virgile Boyau, le député, a dit qu'il s'était enrhumé dans l'église, à attendre.

On avait bien été surpris, chez les Froidevaux, de trouver dans la cour une pomme au lieu d'une bombe. Mais la police a étouffé ça. Légitime défense.

De toute évidence, le Français était venu pour fiche le feu à la maison.

C'est avant l'aube, après la messe, que Chapatte est venu me chercher. Il voulait que je monte avec lui voir quelque chose à la cabane vide du Français. On a pris des lanternes. On a pataugé dans la neige. On est arrivé, tenant nos lanternes à ras du sol. Il y avait bien des pas d'enfant, qui sortaient de la cabane. Et aussi ceux du Français qui s'en allaient, à perte de vue, du côté de sa mort. Ceux de l'enfant, il y en avait une dizaine, pas plus, et, brusquement, plus rien. L'empreinte dernière d'une petite galoche dans la neige, et rien ensuite. Comme si le gamin, positivement, s'était envolé.

Puis la neige a fondu.

Voilà, petiot, je t'ai tout dit. Alors, va te coucher, et fais tes prières. Et dis-en une, si tu y penses, pour le Français, à tout hasard. M'est avis, pourtant, qu'il n'en a pas besoin.

Henri Guillemin

Henri Guillemin

C'était une voix et une présence. La voix de l'historien et de l'écrivain dont le non-conformisme lui valut d'être mal aimé sur les ondes françaises et tout au contraire apprécié en Suisse et en Belgique aussi. C'était dans les années où le format des émissions de radio et de télévision laissait encore de la place au talent d'un conteur et d'un érudit aussi brillant que Guillemin.

La présence aussi. Henri Guillemin n'avait pas le geste débordant dans ses causeries. Me souviens de ce visage austère qui portait les traits de ses vastes connaissances et qui donnait régulièrement des conférences à l'Hôtel de Ville de Porrentruy au début des années soixante. Guillemin racontait avec passion les grandeurs des grands hommes, mais aussi leurs petitesses savoureuses. Voltaire, Napoléon, Benjamin Constant, Alfred de Vigny, Rousseau, Victor Hugo, Zola et même Louis XIV si ma mémoire est bonne. Le personnage en imposait à nous jeunes étudiants et nous l'écoutions sans avoir trop d'efforts à faire pour ne pas déranger avec le bruit des chaises inconfortables sur le plancher de bois. Henri Guillemin n'avait pas d'âge pour nous.

Né en 1903 à Mâcon, il s'est éteint à Neuchâtel en 1992.

Pierre-André Chapatte

Céline Froidevaux

Artiste et enseignante en arts visuels, vit à La Chaux-de-Fonds. Née en 1979, a grandi aux Franches-Montagnes et a suivi une formation académique en arts visuels à Bâle et à Paris.

Au sujet de la démarche de l'artiste

La narration d'Henri Guillemin rend le décor et les personnages vraisemblables par quantité de détails très visuels. Plutôt que d'illustrer de manière la plus fidèle possible ces descriptions, le découpage de silhouettes cherche à évoquer le caractère mystérieux des souvenirs, du passé, des rumeurs. Le contraste du noir et du blanc s'attache à l'aspect menaçant d'une ombre, à la profondeur de la nuit, à la virginité de la neige et aux découpes nettes des choses et des caractères de ce coin de pays.

Technique d'illustration

Monotype et impression de papiers découpés.

Remerciements

Nous remercions très chaleureusement les enfants de feu Henri Guillemin pour l'autorisation de publication du présent récit. Nous remercions également les Editions du Griffon, à Neuchâtel, et signalons que l'on peut encore obtenir, pour un prix très modique, la jolie plaquette de 1948 du conte d'Henri Guillemin illustrée par André Rosselet.

Adresse pour commander

Editions du Griffon
17, Faubourg du Lac
2000 Neuchâtel
Tél. 032 725 22 04

Copyright: Association de sauvegarde du patrimoine rural jurassien, 2008.
Reproductions autorisées avec mention de la source.